

Nouvelles en continu

Mathieu Arsenault

Numéro 109, printemps 2006

Défaillances

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14224ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, M. (2006). Nouvelles en continu. *Moebius*, (109), 9–12.

MATHIEU ARSENAULT

Nouvelles en continu

Le monde merveilleux. À sept ans, il faisait noir, je prenais mon bain, je m'essuyais et je courais dans le salon assez vite pour rien manquer du générique du monde merveilleux de disney le dimanche soir, et maintenant j'exige et j'attends et je reste immobile pour rien manquer de la fin du monde est à sept heures, il fait noir et je prends mon bain de nouvelles terribles dans le salon où j'ai trouvé un enfant-roi différent qui n'arrive pas à pleurer, à moins que ce soit sur mon sort, jamais dehors à manifester, mais toujours à l'intérieur sans bouger dans mon terrier de la fourmi sa voisine ou du loup et l'agneau à me réciter la raison du plus fort est toujours la meilleure sont des dessins animés amusants, mais je m'en fous rien à faire de l'irakest la petite fable qui fait le plus peur parce qu'elle retire tout ce que je connais pour laisser devant la télé un petit mathieu qui sort du bain à temps pour voir encore et encore des peuples s'écraser, clang clang sur ma casserole de tête, la raison du plus fort au six au dix au douze, à tous les postes que tu veux, c'est toujours disney qui commence et j'aime mickey mouse et la petite sirène à m'effondrer sur moi-même clang clang, monsieur cheval, y a tout qui me pénètre ici et, poisson mort ou poisson frit, j'ai des yeux de merlan fatigué autant qu'effrayé, cheval cheval, y a tout qui a séché, je ne sais même pas ce que c'est de pleurer parce que je suis du côté des gagnants et mickey mouse et pluto et goofy et buzz lightyear sont les amis qui me déchirent les coutures une à une.

Us contre against us. On se rend à londres, on se rend à washington, on se rend à kandahar, sans jamais bouger, figés par le stress dans le confort de son foyer et j'étends la main pour trouver la tienne mais c'est un drapeau que je salue, je cligne des yeux mais c'est pour mon pays en deuil de soldats, je prends ma tasse, je bois une gorgée mais c'est pour maintenir le moral et la force de travail intacts, alors la seule chose qui me reste, c'est un morceau de panique folle qui veut tout arracher, les murs les yeux la télé, pour renverser le régime, me bourrer la face de crier de plaisir de sexe au premier venu, mais c'est ma tête sur le dossier, les yeux fixés sur la guerre qui approche et qui me lie de mieux en mieux jusqu'à dire oui oui canadien du plein gré de tout ce qui se rend dans toutes les villes pour recueillir les réactions qui sont les miennes, mains pieds poings liés, de crier de plaisir de bien servir ma patrie, et ma patrie, par défaut, c'est le marché global, mon continent c'est l'amérique et je voudrais devenir réfugié politique du rien de nulle part d'yeux fermés lentement en silence, mais on ne peut peut-être plus se payer un pays comme ça.

Annonce classée. De la cendre et de la saleté sur le torse quand ils sortent les corps calcinés de l'immeuble ou de l'école ou des bureaux qui ont explosé, tout le monde saigne et ce n'est pas que je sois désensibilisé à la violence et à la guerre, je ne peux seulement plus me permettre de ressentir quelque chose parce que mes yeux en ont trop vu et que j'en ai déjà trop vécu sans jamais me bouger le cul, sur mon gros divan évaché je me bourre de crème glacée et de liqueur à longueur de semaine sans jamais sortir de mon salon et je sais quand même que j'en ai déjà trop vécu des horreurs de la guerre mondiale pour en crier chaque fois qu'un bruit trop fort me fait sursauter, chaque minute à stresser, à paniquer, à abaisser : échangerait existence quotidienne des années 2000 contre n'importe quelle autre sans condition, peu importe l'état et l'usure parce que ça joue trop dur, même dans le meilleur pays du monde, tout le monde se regarde, tout le monde attend que les événements tragiques débarquent en ville, épidémie attaque radiologique ou encore une bonne vieille ex-

plosion d'ambassade, ça mettrait du piquant dans notre journée, assez pour me faire trembler et bégayer et marcher de long en large, mais je marche déjà, je bégaie déjà et je tremble à tout moment dans ma fatigue indépassable, de chaîne en chaîne, les nouvelles en continu me prennent tout mon temps, toute mon énergie, toute ma sécurité, tout mon petit change quand on frappe d'un côté comme de l'autre c'est toujours sur moi que ça gicle comme si je me tenais à côté juste avant l'explosion et je ressors hébété sans blessure au milieu des morts, de la fumée et des cris, assis intact sans bouger dans le salon intact du piquant des journées de la semaine banales à faire peur.

Contrôleur s'il vous plaît. Restez à l'écoute pour savoir si peut-être il va y avoir une conférence de presse d'annoncée pour dire si on sait ou pas quand est-ce que de nouvelles informations pourraient peut-être être divulguées concernant des choses qui vont peut-être nous toucher tous dans un avenir prochain, après la pause, deux analystes vont faire le point sur cette question et sur la question de la question de se demander si on sait ce qu'on pense qu'on dit ce qu'on anticipe ou si seulement on s'en fait pour rien de se demander la question qu'on se pose ou non et stop je crie s'il vous plaît s'il vous plaît je veux débarquer, mais c'est un train à madrid, mais c'est un autobus à tel-aviv, mais c'est surtout toute ma vie que je passe stressé devant les nouvelles chaque minute, tout ce qui se resserre, je cherche quelqu'un, je veux quelqu'un qui m'enveloppe d'explications claires, qui me construise une maison stable et sensée, s'il vous plaît, y a-t-il quelqu'un pour me flatter la tête devant la télé, toute la soirée, toute la nuit sur le bord du chemin, les yeux fermés, me reposer, me reposer, je suis une mouette, non ce n'est pas ça, je suis un spectateur fini qui panique lentement, qui écoute bêtement, qui ne sait que faire de ses mains à part zapper de cnn à rdi à lcn à tv5, de station en station on arrive en gare, c'est le 11 mars 2004 et je ne contrôle plus rien.

Mon automne au loft. Moi j'ai pas de problèmes, je rigole et j'aime la télé-réalité qui s'envole pendant qu'on bombarde une école ou une gare et j'appelle pour voter mélanie en-dehors du loft, je prends le téléphone avec mon bras de palestinien et je signale loft zéro un avec mon doigt de tchéchène sur la gachette, abonnés bell mobilité faites le carré rond triangle, encerclez la bonne réponse avec tout mon corps de pauvre de toute zone de guerre, je suis incapable de rien faire, c'est pas un corps glorieux de héros à faire pleurer, c'est un corps qui sert à rien parce qu'ils ont fermé l'école quand j'étais petit, et maintenant je traîne, bête et besslan, inoccupé devant occupation double ou star académie, incapable d'appeler pour sauver les réfugiés du darfour ou du nigeria, incapable de me lever pour aller voter ufp ou npd, incapable de changer de poste, hébété, de pauvre en pauvre en plus pauvre, je suis maigre et fatigué comme tous les soirs, mon corps si près du tien comme de tous les chômeurs qui traînent dans les rues dévastées.

À michaëlle jean indélébile. Je reste figé sans pouvoir fermer l'œil, sans pouvoir rien changer sinon le poste, sinon l'ordinaire qui me lasse sur ma peau de proie crispée, car je brûle de tout, je brûle de vous, monsieur bruneau, monsieur charron, monsieur mongrain derome proulx lève-sque thibault michaëlle jean, s'il vous plaît parle-moi doucement dans l'oreille, dis-moi même pas que tu m'aimes, continue seulement à dire les nouvelles, plus bas, plus bas, sur le bureau froid où je pose ma tête fatiguée qui brûle de tout ce qui arrive, à chaque moment des morts dans un paysage tropical, un enfant est battu, la colère dans une casserole argentine, doucement, frappe, tape, tapotte, chuchotte la sgf, des moutons pour dormir, comptés avec un rendement de cinq et un quart pour cent de chuchotte lèche l'oreille de nouvelles tristes, à moitié moins fort c'est un départ à la moitié moins de fatigue et je m'endors aux gonaïves dans une petite flaque sans faire de vagues.